AccueilRevenir à l'accueilCollectionLa correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856Collection1837-1839 : Vacances gouvernementalesCollection1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mariCollection1837 (13 octobre - 29 octobre)Item60. Val-Richer, Mardi 17 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

60. Val-Richer, Mardi 17 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

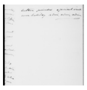
Les mots clés

Conditions matérielles de la correspondance, Enfants (Guizot), Littérature, Pédagogie, Vie domestique (François), Vie familiale (François)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (13 octobre - 29 octobre)

Ce document *est une réponse à :*



60. Paris, Dimanche 15 octobre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1837-10-17
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitJ’ai passé hier une douce journée.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°102/139-140

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 231, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/378-383

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°60. 9 heures mardi 17

J'ai passé hier une douce journée. Le N° 60 m'a été au cœur. Faites ce qu'il me laisse entrevoir. Un jeune homme qui m'est tout dévoué, Emmanuel de Grouchy, doit venir, vers la fin de cette semaine, passer au Val-Richer trois ou quatre jours. Rien de plus sûr. Chargez M. Génie de lui remettre pour moi, ce que vous voudrez m'envoyer. Ce sera comme si vous chargiez, M. Génie de me l'apporter lui-même. M. de Grouchy aura certainement à m'apporter des lettres, des papiers qui m'arrivent toujours rue de la ville l'évêque et que M. Génie m'envoie toutes les fois qu'il trouve une bonne occasion.
Vous vous rappelez ce que je vous ai dit Madame, rien, jamais rien que ce qui vous plaira autant qu'à moi. Ne faites donc rien qui vous contrarie. Mon plaisir en serait troublé. Mais, si cela se peut, le plaisir sera immense et la sûreté parfaite. J'ai répandu hier ma bonne humeur sur tout le monde.
Je me suis promené, j'ai causé, j'ai bêché le jardin de mes filles, j'ai donné à manger aux cygnes. Le soir, j'ai lu un fragment de voyage dans l'Inde, le récit d'une grande chasse aux tigres et aux bisons. C'étaient des transports de joie. Mais il faut que je prenne garde depuis que je suis au Val-Richer, j'ai lu à mes enfants deux romans de Scott *Ivanhoé* et *L'Officier de fortune*, une comédie de Collin d'Harleville, *Les châteaux en Espagne*, et hier cette aventure de chasse. Vous n'avez pas d'idée de l'état d'excitation où cela les met. Elles bondissent sur leur chaise, elles en rêvent la nuit d'après. Cela ne vaut rien. C'est le mal de notre temps d'avoir l'imagination trop excitée, trop avide d'émotions, d'aventures. Il faut en guérir l'enfance au lieu de l'en nourrir. Je choisirai avec soin mes lectures. J'éviterai celles qui ébranleraient trop fort les petits nerfs. Je veux cependant cultiver, amuser leur esprit. Il n'y a que moi qui puisse mettre dans leurs idées, dans leurs impressions un peu de variété et de liberté. Ma mère, qui les élève très bien les ferait vivre, si je n'étais là dans une sphère trop étroite et monotone. Elles s'en accommoderaient sans grand peine car elles sont naturellement douces et gaies ; et les âmes d'enfant, quand d'ailleurs on les traite fort bien ne sont pas difficiles à contenter. Mais je ne veux pas que rien manque à leur développement. Je veux qu'elles deviennent tout ce que leur nature, les rendra capables d'être que leur esprit soit aussi cultivé, leur vie aussi animée qu'elles le pourront laisser et supporter elles-mêmes. Je ne puis souffrir les tailles comprimées, les fleurs étouffées. Il faut arranger tout cela, et trouver cet éternel juste milieu. C'est mon métier partout.
Vous avez bien raison. Je n'ai pas été chez l'Ambassadeur de Sardaigne depuis son dîner. J'aurais dû y aller à mon dernier voyage. J'en ai oublié bien d'autres, mais je

ne le reproche lui plus qu'un autre. Ce sera ma première visite après le 31. Est-ce que vous étiez encore à Pétersbourg quand Mad. de Staël y est arrivée ? Que de choses j'ai à vous demander sur le passé ! Je ne puis souffrir, à ce sujet, la moindre ignorance. Il me semble que c'est une lacune dans ma vie. Mais qu'elle abominable idée ! Vous avoir vue en 1812 pour ne vous revoir qu'en 1837 ! Savez-vous, Madame, que cela fait plus de 18 jours ? Cependant, je suis bien sûr que je vous aurais reconnue.
J'ai achevé hier l'arrangement de ma bibliothèque. Il ne m'y manque plus qu'une chose, c'est que vous l'ayez vue. Quand vous vous y serez promenée à l'heure où le soleil y entre par les onze croisées, et la remplit de lumière, ou bien le soir comme ces jours derniers, à l'heure où la lune y vient et l'éclaire à son tour, je la trouverai charmante, accomplie. Jusques là, je m'y promènerai avec encore plus de désir que de plaisir.

11 heures
Je ferai ce que veut la prudence et j'engagerai M. Génie à avoir plus d'esprit. Mais par cette voie là, je puis écrire un peu à l'aise. Merci, merci de ce n° 61. Si vous ne copiez pas tout mettez quelque chose à la place de ce que vous ne copierez pas. J'aimerais mieux tout. Et puis j'aimerais encore mieux que tout fût de vous. Adieu, adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 60. Val-Richer, Mardi 17 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-10-17.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 28/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/994

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur231
Date précise de la lettreMardi 17 octobre 1837
Heure7 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

promené, à
[illegible] [illegible], le
[illegible], comme ces
y étaient et l'éclair
[illegible], accomplie.
encore plus des

[illegible]

l'engagerai M. Génie
je puis écrire une

[illegible] chose à la place
[illegible] toute, et puis
[illegible] Adieu Adieu

N°60 Mardi 17 7bre

20

J'ai passé hier une douce journée. Le N°60 m'a été au cœur. Faites ce qu'il me laisse entrevoir. Un jeune homme qui m'est tout dévoué, Emmanuel de Grouchy, doit venir, vers la fin de cette semaine, passer au Val-Richer trois ou quatre jours. Rien de plus sûr. Chargez M. Génie de lui remettre pour moi, ce que vous voudrez m'envoyer. Ce sera comme si vous chargiez M. Génie de me l'apporter lui-même. M. de Grouchy aura certainement à m'apporter des lettres, des papiers qui m'arrivent toujours rue de la Ville l'Évêque, et que M. Génie m'envoie toutes les fois qu'il trouve une bonne occasion. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit, Madame. Rien, jamais rien que ce qui vous plaira autant qu'à moi. Ne faites donc rien qui vous contrarie. Mon plaisir en serait troublé. Mais, si cela se peut, le plaisir sera immense et la sûreté parfaite.

J'ai répandu hier ma bonne humeur sur tout le monde. Je me suis promené, j'ai causé, j'ai bêché le jardin de mes filles; j'ai donné à manger aux cygnes. Le soir, j'ai lu un fragment de voyage dans l'Inde, le récit d'une grande chasse aux tigres et aux bisons. C'étaient des transports de joie. Mais il faut que je prenne garde. Depuis que je suis au Val Richer, j'ai lu à mes enfans deux romans de Scott, Ivanhoe et l'Officier de fortune, une comédie de Collin d'Harleville, les Châteaux en Espagne, et hier cette aventure de chasse. Vous n'avez pas d'idée de l'état d'excitation où cela les met. Elles bondissent sur leur chaises; elles en rêvent la nuit d'après. Cela ne vaut rien. C'est le mal de notre temps d'avoir l'imagination trop excitée, trop avide d'émotions d'aventures. Il faut en guérir l'enfance au lieu de l'en nourrir. Je choisirai avec soin mes lectures. J'éviterai celles qui ébranleraient trop fort les petits nerfs. Je veux cependant cultiver, amuser leur esprit. Il n'y a que moi qui puisse mettre dans leurs idées dans leurs impressions, un peu de variété et de liberté. Ma mère qui les élève très bien les ferait vivre, si je n'étais là, dans une sphère trop étroite et monotone. Elles s'en accommoderaient sans grand peine, car elles sont naturellement douces et gaies, et les âmes d'enfans, quand d'ailleurs on les traite fort bien,

ne sont pas dif
plus que rien m
Vous quelle d
rendra capable
cultivé, leur vi
tendres et suppo
la taille, compre
arranger tout c
C'est mon métie

Vous avez
l'Ambassadeur d
J'aurais dû y a
j'oublie bien
lui. plus grand
après le 31.

Est-ce que
Madme de Staël
à vous demande
à ce sujet, la
est une lacune
été. Vous avez
[illegible] puis 18
fait plus de 18
que je vous ai

J'ai achevé
Il ne m'y manq

mé à manger
ngement de
e grande chose
te, transporté
ne garde. Depuis
à me enfermer
, l'affaire de
ardeville, le
venture de
telas d'exploitation
leur chaises
la ne vaut
aurais l'envoyé
nation.
nce au lieu
suis me
aient trop fort
cultiver, amuser
puisse mettre
uis, un peu
, qui les élève
dans la dans
tance. Elles
jeunes, car elles
z les âmes
te fort bien.

ne sont pas difficiles à contenter. Mais je ne veux pas que rien manque à leur développement. Je veux qu'elles deviennent tout ce que leur nature les rendra capables d'être, que leur esprit soit aussi cultivé, leur vie aussi animée qu'elles le pourront désirer et supporter elles-mêmes. Je ne puis souffrir les tailles comprimées, les fleurs étouffées. Il faut arranger tout cela, et trouver cet éternel juste milieu. C'est mon métier partout.

Vous avez bien raison. Je n'ai pas été chez l'Ambassadeur de Sardaigne depuis son dîner. J'aurais dû y aller à mon dernier voyage. J'en ai oublié bien d'autres, mais je me le reproche ici plus qu'aucun autre. Ce sera ma première visite après le 21.

Est-ce que vous étiez encore à Pétersbourg quand Madame de Staël y est arrivée ? Que de choses j'ai à vous demander sur le passé ! Je ne puis souffrir, à ce sujet, les moindres ignorances. Il me semble que c'est une lacune dans ma vie. Mais quelle abomination ! Vous avoir vue en 1812 pour ne vous revoir qu'en 1837 ! Savez-vous, Madame, que cela fait plus de 18 jours ? Cependant, je suis bien sûr que je vous aurais reconnue.

J'ai achevé hier l'arrangement de ma bibliothèque. Il ne m'y manque plus qu'une chose, c'est que vous

N° 60

20

l'ayez vue. Quand vous vous y serez promené, à l'heure où le soleil y entre par les onze croisées & la remplit de lumière, ou bien le soir, comme ces jours derniers, à l'heure où la lune y vient et l'éclaire à son tour, je la trouverai charmante, accomplie. Jusque là, je m'y promènerai avec encore plus de désir que de plaisir.

11 heures.

Je ferai ce que veut la prudence et j'engagerai Génie à avoir plus d'esprit. Mais par cette voie là je suis très peu à l'aise. Merci, merci de ce N° 61.

Si vous ne copiez pas tout, mettez quelque chose à la place de ce que vous ne copierez pas. J'aimerais mieux tout. Et puis j'aimerais encore mieux que tout fût de vous. Adieu. Adieu.

G.

---

journée. Le
qu'il me laisse
nuit tout
vous, vers la
Val-Richer
Sur. Chargez
ce que bon
Si vous chargez
lui même.
à m'apporter
toujours vue de
Envoyez toute
occasion. Vous
au lit, Made
qui vous plai
donc vois qui
serait trouble
sera immense

J'ai répon
le monde. Je